

Être drôle

Sophie Pouliot

Number 172 (3), 2019

Rire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91640ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pouliot, S. (2019). Être drôle. *Jeu*, (172), 20–25.

ÊTRE DRÔLE

Sophie Pouliot

Le rire, Marie-Hélène Thibault et Didier Lucien le suscitent à l'aide de leur corps, de leur visage, de leur voix, mais aussi de leur sensibilité et de leur intellect. Ces virtuoses du comique se prêtent à un éclairant exercice de réflexion sur cet aspect de leur métier.



La Monnaie de la pièce de Didier Caron et Roland Marchisio, mise en scène par Benoît Brière (Productions Ménage à trois), présentée au Théâtre du Vieux-Terrebonne en juin, en juillet et en août 2014. Sur la photo : Marie-Hélène Thibault, Martin Drainville et Didier Lucien. © Sébastien Arbour



Tu te souviendras de moi de François Archambault, mis en scène par Fernand Rainville (Théâtre de la Manufacture), présenté au Théâtre la Licorne en janvier et en février 2014.
Sur la photo : Guy Nadon et Marie-Hélène Thibault. ©Suzane O'Neill

SOPHIE POULIOT: EST-CE QUE N'IMPORTE QUEL COMÉDIEN OU COMÉDIENNE PEUT FAIRE RIRE ?

Didier Lucien : Oh non ! Je crois que tous les acteurs et actrices peuvent jouer du drame, mais pas de la comédie.

Marie-Hélène Thibault : C'est une question de précision, de rythmique, de *timing*...

D.L. : ...de musicalité aussi. C'est comme s'il fallait que ta phrase arrive à entrer dans une certaine durée et à avoir un certain rythme, sinon : ce n'est pas drôle. Cette mathématique-là est à la fois immuable et personnelle à chacun·e.

M.-H.T. : Oui. Pourtant, on est parfois étonné : il peut toujours arriver quelqu'un qui n'a pas d'idée préconçue quant à comment un *punch* fonctionne, qui va l'aborder d'une autre manière, et ce sera tout aussi drôle. Malgré tout, je crois que la précision est importante, notamment en ce qui concerne le respect du texte.

S.P. : QUELLE PART DE LA DRÔLERIE SE TROUVE DÉJÀ DANS LE TEXTE ET QUELLE PART VIENT DU JEU, À VOTRE AVIS ?

D.L. : Je pense que je pourrais *twister* un drame sans problème et le rendre comique. En changeant le ton de sa voix, par exemple, on peut rendre quelque chose de dramatique très drôle.

M.-H.T. : J'ai l'impression que tu as tendance à te transformer, alors que ma recherche est tout autre. C'est une recherche de vérité, d'une vérité totale. C'est fascinant de constater que plusieurs types d'acteurs et d'actrices ont la capacité d'être très comiques. Nous avons joué, Didier et moi, au Théâtre du Vieux-Terrebonne, avec Martin Drainville et Luc Guérin, et ces acteurs sont de véritables voitures de course de la comédie.

D.L. : Le temps que tu trouves un gag, ils en trouvent chacun quatre. Et avec des variantes en plus ! De la même façon, tu

prends quelqu'un comme Stéphane Crête, que je connais depuis l'enfance : eh bien, il fait des choses que je ne peux pas faire, qui ne fonctionnent pas avec moi. Je n'ai pas ces idées-là. Il y a aussi des choses qui sont à moi, qui sont mon trésor à moi. On est tous différents et il faut que ce soit ainsi.

M.-H.T. : Il y a un certain danger aussi à croire qu'il existe une seule manière de faire de la comédie. C'est une ancienne façon de penser qui n'a plus sa raison d'être. Oui, il faut une rythmique particulière, mais celle-ci peut bouger. Dans le théâtre d'été classique, l'humour est beaucoup inspiré par la technique des Louis de Funès et consorts. Personnellement, je m'en lasse vite.

D.L. : Il y a tout de même une musique qui est nécessaire, qui commande une certaine élocution, un certain volume. Ce n'est pas toutes les répliques qui doivent être dites *forte*, mais certaines, oui. Il y a une question de vitesse aussi. Je pense à Josée Deschênes ou encore à Pierrette Robitaille, la rapidité avec

laquelle elles sortent leur réplique apporte un effet de surprise qui ajoute au comique. Il y a des générations qui ont misé sur cette mécanique de la phrase dite vite et fort. En spectacle, c'est terriblement efficace. Mais c'est certain que pour les jeunes générations, ça peut sembler vieillot, parce qu'elles sont rendues ailleurs.

M.-H. T. : Elles sont habituées à un plus haut niveau d'absurdité, qui est venu, notamment, des ligues d'improvisation.

D. L. : C'est comme si les jeunes avaient déjà acquis ce que nous, on a dû travailler longtemps. Chaque génération transmet des façons de faire rire à la suivante, qui, elle, peut à son tour, à partir de ce qu'elle aura vu, lu, de ce dont elle aura été nourrie artistiquement, bâtir du neuf.

S. P. : LA COMÉDIE, AU THÉÂTRE, A-T-ELLE QUELQUE CHOSE DE PARTICULIER ?

D. L. : En ce qui me concerne, je sais que je n'ai pas un humour grand public. Ça me prend une salle de théâtre.

M.-H. T. : Et un public un peu averti, quant à l'absurdité, notamment, au fait de repousser les limites.

D. L. : Oui, un public prêt à explorer de nouvelles zones et aussi à vivre de l'inconfort. Que les rires ne soient pas garantis me plaît énormément. L'expérience humaine, à mon avis, est plus intéressante si chacun peut avoir son opinion.

M.-H. T. : Ce que j'aime beaucoup aussi de l'humour au théâtre, c'est qu'il peut côtoyer le drame. Il y a des choses très tristes dont on va rire. C'était notamment très présent dans *Tu te souviendras de moi*, de François Archambault. Certaines personnes étaient choquées qu'on rie du personnage principal, atteint d'Alzheimer. Quand mon personnage s'impatientait contre lui, on me trouvait méchante. Ça m'a fait me poser beaucoup de questions sur le jeu. Je crois que le jeu comique demande d'accepter de ne pas être beau, de ne pas être sympathique, d'accepter de montrer une certaine laideur ou un certain ridicule.

D. L. : On peut jouer avec bonheur une situation dans laquelle on se sentirait humilié, si elle se passait pour vrai. Mais il faut absolument aller à fond dans l'émotion du personnage, sinon le public ne ressentira rien, et il ne rira pas. Or, il y a une chose à propos de laquelle je suis vraiment véhément : si je joue dans une comédie, je ne veux surtout pas que mon costume soit drôle. Ça me rend fou. J'ai déjà dit, sur une production : « Je ne mettrai jamais cette affaire-là. » C'est à ce point important pour moi. J'ai besoin que le comique vienne du personnage et non de ce dont il a l'air, donc de l'intérieur plutôt que de l'extérieur.

M.-H. T. : Il faut pouvoir reconnaître l'humain dans ce qu'il a de moins beau, de touchant.

D. L. : Aussi, au théâtre, on voit tous les personnages qui sont sur scène en même temps. Il se peut très bien que le comique vienne de l'autre, qui réagit, plutôt que de moi, qui parle. La réaction de chacun des personnages présents sur scène est très importante. On peut ainsi multiplier les rires, on peut pratiquement faire des chorégraphies de rires.

M.-H. T. : Il est d'ailleurs capital que le metteur ou la metteuse en scène ait des intentions claires dans ses indications et tienne la bride à ses interprètes. Sinon, on se retrouve entre comédien-nes à devoir négocier, ce qui est très désagréable. Surtout quand on sent que l'autre s'en fout et veut simplement tirer la couverture de son côté. C'est désespérant.

D. L. : Je n'accepte pas à la légère de jouer dans une comédie. Il peut arriver tellement de mésententes sur le type de comédie, sur la façon de la jouer, sur le plaisir de partager la scène ensemble. Si je ne connais pas les autres avec qui je devrai jouer, je vais me poser beaucoup de questions avant d'accepter.

S. P. : IL FAUT DONC ÊTRE VRAI POUR ÊTRE DRÔLE. EST-CE À DIRE QUE LE JEU COMIQUE REPOSE DAVANTAGE SUR L'INSTINCT DE L'INTERPRÈTE, SUR SA COMPRÉHENSION DU TEXTE, QUE SUR UNE MÉCANIQUE À MAÎTRISER ?

D. L. : Il faut trouver la mécanique interne de chaque texte et le drame qui se joue.





Ai-je du sang de dictateur?, texte et interprétation de Didier Lucien, mise en scène de Guillaume Choinard et Didier Lucien (production de Didier Lucien, parrainé par le Nouveau Théâtre Expérimental), présenté à l'Espace Libre en janvier et en février 2017. Sur la photo : Didier Lucien. © Jacinthe Perrault

M.-H.T. : Il faut aussi avoir l'humilité de servir la pièce. J'ai déjà vu des gens ajouter des blagues à un texte, mais en faisant cela, généralement, ils l'appauvrissent. Je crois que ça vient de la tradition du théâtre d'été, où les œuvres relativement pauvres permettaient d'ajouter autant de blagues qu'on voulait. Je crois aussi qu'il y a une véritable générosité dans le fait de vouloir que le public rie le plus possible, de vouloir le laisser dans son bonheur, mais je pense qu'il faut faire attention à cette générosité-là. Il faut laisser la place au drame... et aux autres interprètes. De toute façon, pour moi, le plaisir n'est pas là. Je préfère me mettre au service d'une pièce bien écrite.

D.L. : L'intérêt de jouer un texte, c'est de l'explorer le plus profondément possible. On n'a pas besoin de provoquer plus de rires qu'il y en a déjà dans le texte. Ma bible, à cet égard, c'est *Le Dîner de cons*. Il y a des bouts où on ne rit pas, et le drame est tellement bien installé qu'il nous permet de rire à certains endroits et donc de ne pas tomber dans la tragédie.

M.-H.T. : Je me suis déjà fait dire par une comédienne: «Excuse-moi, je vois que tu as trouvé quelque chose de drôle à faire avec ton personnage et c'est l'fun, mais pendant que tu fais ça, on n'entend pas ce que le mien est en train de dire et c'est important pour l'histoire.» Mon plaisir d'être allée chercher un rire, puis le lendemain deux et dix, puis la moitié de la salle nuisait à la pièce. Il peut y avoir des dérapages comme ça où plus les représentations passent, plus on rit, mais est-on toujours en train de raconter la bonne histoire? À moins d'avoir un canevas tellement mince que l'objectif devienne une course aux rires. Mais je me souviens un soir d'être sortie d'un théâtre d'été où le public avait bien ri et d'avoir entendu une dame dire: «Il me semble que j'aurais quand même pris une histoire...»

D.L. : À partir d'un certain nombre de représentations de *Ladies Night*, on était rendu à faire 45 minutes de plus qu'au début. Déjà que les blagues étaient des demi-blagues parce qu'elles n'étaient pas soutenues par le drame —le contenu

dramatique avait été en grande partie évacué—, et on improvisait en plus. Il n'y avait plus de théâtre dans ce spectacle-là!

S. P. : FAIRE RIRE LES GENS DOIT GÉNÉRER UNE CERTAINE GRATIFICATION ?

M.-H.T. : C'est extraordinaire!

D.L. : Ça crée une euphorie, c'est comme une drogue. C'est comme si on basculait dans un autre univers et c'est là qu'on peut se perdre.

M.-H.T. : J'ai animé une soirée-bénéfice au Théâtre la Licorne et, à un moment précis, j'ai senti mon clown intérieur prendre possession de moi, comme si un extra-terrestre avait envahi mon corps. J'étais survoltée. À un tel point que je ne me souviens pas de toute la soirée. Je sentais que tout était possible; j'étais en feu! C'était incroyable! Ça m'a pris plusieurs *drinks* pour redescendre. Je pense qu'il y a quelque chose qui frôle la délinquance dans le jeu comique. Et c'est grisant.

D.L. : Robert Gravel disait qu'il faut entrer sur scène comme si on allait faire un mauvais coup.

S. P. : VOUS EST-IL DÉJÀ ARRIVÉ DE NE PAS RÉUSSIR À FAIRE RIRE ?

D.L. : Oui et ça provoque une remise en question artistique totale. À chaque fois. Il n'y a pas de demi-mesure à ce questionnement-là et il vient vite. C'est un cauchemar.

M.-H.T. : Il m'est même arrivé d'être en colère contre le public parce qu'il ne riait pas. C'est absurde! Sans compter qu'il y a des personnes qui rient plus silencieusement... et c'est leur droit! Tout autant qu'elles ont le droit de ne pas rire du tout. J'ai relu récemment *Le Gai Savoir de l'acteur* de Dario Fo. Il dit entre autres qu'on ne doit pas attendre que les gens aient fini de rire avant d'enchaîner les répliques, car ce serait négliger ceux et celles qui ne trouvent pas ça si drôle. Parfois, aussi, je n'entends pas les rires, je ne me rends pas compte que les gens passent une bonne soirée, surtout quand il s'agit d'improvisation. Parce que je suis trop dans la terreur, voire dans la honte d'avoir

révélé quelque chose de particulièrement laid de mon inconscient ou de m'être mise dans une situation de fragilité. Il m'est déjà arrivé d'être gênée d'avoir si peu fait rire au cours de la soirée.

D.L. : Moi, l'impro, même si je gagnais des étoiles, me rendait malheureux. L'idée d'improviser est formidable, mais après un moment, je ne voyais que la médiocrité artistique du produit (l'écriture, la mise en scène, le jeu) et j'étais toujours en tabarnak. Quand j'ai arrêté de jouer, ma blonde m'a dit: «Eh, t'es redevenu drôle!» Toutes les idées comiques que j'avais dans la vie, je les gardais pour moi, au cas où ça me serve en impro. C'était insupportable!

S. P. : COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT LE PLAISIR DE FAIRE DE LA COMÉDIE ?

M.-H.T. : C'est Didier qui m'a déniaisée, à l'École nationale de théâtre. On répétait ensemble une scène de *Lysistrata*, à la fois dans la rigueur et dans le plaisir total.

D.L. : On a essayé de trouver ce qui liait nos deux personnages, Myrrhiné et Cinésias...

M.-H.T. : ...et on a décidé qu'ils formaient un couple *kinky*... À un moment, Didier, tu as même mis un bas de nylon sur ta tête!

D.L. : Oui, nous vivions une effervescence de jeu en même temps que nos personnages s'excitaient. Mais nous sommes toujours restés fidèles au texte, à l'amour qui y unissait nos personnages. Et cela renvoie à la précision dont nous parlions tout à l'heure.

M.-H.T. : Mais c'était aussi très imaginaire. Pour moi qui avais toujours eu l'attitude d'une première de classe, cette folie-là était nouvelle. Et je devrais y recourir plus souvent. Car, finalement, tout n'est pas dans le texte, il y a une couche d'imagination dans le jeu qui s'y superpose. Je devrais écrire «Myrrhiné et Cinésias» en haut de tous mes textes pour me le remémorer.

D.L. : C'est ça: on doit comprendre la scène, ce qui s'y passe vraiment, et ensuite on peut ajouter un autre niveau de drôlerie qui passe par la compréhension qu'ont les personnages de la situation. C'est un peu ça, je pense, le jeu comique. •



Ai-je du sang de dictateur?, texte et interprétation de Didier Lucien, mise en scène de Guillaume Choinard et Didier Lucien (production de Didier Lucien, parrainé par le Nouveau Théâtre Expérimental), présenté à l'Espace Libre en janvier et en février 2017. Sur la photo : Didier Lucien. © Jacinthe Perrault